

La vraie histoire de La Nounne à Guité

Louis Bernard and Hélène Leclère

Volume 50, Number 3 (178), November 2013, February 2014

Je crois, tu crois, il croit...

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70679ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Musée de la Gaspésie

ISSN

1207-5280 (print)

2561-410X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bernard, L. & Leclère, H. (2013). La vraie histoire de La Nounne à Guité. *Magazine Gaspésie*, 50(3), 47–50.

La vraie histoire de La Nounne à Guité

La Nounne à Guité, quel personnage coloré! Enfant, combien de fois, avec ses copains, l'auteur – soigneusement caché derrière les lilas de cette dernière – ne l'a-t-il pas interpellée de ce nom qu'elle n'aimait pas entendre : « La Nounne ». Il* rappelle aujourd'hui la vraie histoire de Léa Guité (1881-1961).

♦ **Louis Bernard,**

Maria, avec la collaboration d'**Hélène Leclère**

La Nounne! Un personnage qui a marqué l'enfance de toute une génération à Maria. Une espèce de gréliche malveillante, maligne et sale. Elle voulait qu'on l'appelle Marie du Carmel, comme au couvent! Mais elle n'était pas au couvent. Avait-elle vraiment été une sœur « Marie du Caramel » ? Pourquoi tenait-elle tant à ce nom ? C'eût été tellement facile de se faire appeler Léa Guité qui était son vrai nom. Mais pourquoi le cacher? Quand on est sorcière on ne peut pas porter son vrai nom? Pas le choix, alors il fallait l'appeler « la Nounne », parce qu'elle était sortie du couvent ! Pourtant là, elle rageait! Les plus polis disaient « La Nounne à Guité », mais elle rageait encore!

L'habit ne fait pas la nonne!

La nonne-sorcière était toujours habillée d'une robe longue et ample en coton blanc sale, l'été, et en laine gris-beige, toujours aussi sale, l'hiver. Pour compléter son étonnant plumage, Léa agrémentait sa robe toujours triste des attributs qui rappelaient son costume de couventine. Un voile noir couvrait ses cheveux que l'on devinait blancs, fins, frisés et, sans doute, tondus de temps à autre. Une étroite ceinture de cuir noir, serrée à la taille absente, permettait à son aube de tomber en abat-jour. Ce gros lacet de cuir avait pour fonction première de retenir un trousseau de clés. Pas de col ni de plastron sur cette tunique; tout au plus une veste de chamois, de cuir, de laine ou



Éva Guité en 1954.

Photo : Estelle Allard, Écomusée Tracadieche.

de coton, selon l'exigence des saisons. Quelques longs poils blancs au menton ajoutaient à son apparence de vieille gréliche inquiétante.

Si son plumage suscitait, à première vue, surprise et étonnement, son ramage ne manquait pas d'en rajouter. La Nounne interpellait, admonestait,

critiquait, menaçait. Elle se comportait comme si elle était la responsable de l'ordre public, de la moralité du village et de l'éducation de tous, peu important le moment ou l'endroit. Que se fût dans l'église, au bureau de poste, sur le trottoir, sur la grève, dans les champs, chez les voisins ou chez elle, personne



Ancienne église de Maria.
Photo : collection Jacqueline Dugas.

n'était à l'abri de ses remarques, de ses attaques, de ses récriminations. La Nounne en imposant sa discipline faisait peur aux plus petits. Parfois elle passait aux actes : tirer, voir tordre, une oreille lorsqu'elle pouvait accrocher un « petit effronté ». La Nounne, en poursuivant les jeunes qu'elle ne rattrapait jamais, stimulait leurs espiègleries parfois bien malicieuses! Pire encore, la rumeur courait, jamais avérée d'ailleurs, que la Nounne n'hésitait pas à utiliser son vieux « douze » pour chasser les garnements de ses champs. La Nounne s'attirait la colère de ses voisins en s'érigeant en responsable de la loi et de l'ordre. Chaque jour s'ajoutait une nouvelle frasque de la vieille folle, vraie ou fausse!

La Nounne et le curé

Ceux qui l'ont connue se souviendront sans doute de son différend épique avec le curé Plourde^{***}, à propos de la sainte communion. Pendant des années, à la grand-messe du dimanche, Léa s'avancé à la sainte table pour communier. Après de longues minutes d'attente, elle retournait à son banc, bredouille et frustrée. Le curé Plourde, lui, ne donnait pas la communion pendant la grand'messe, histoire de garder plus de temps pour ses longs sermons. Ce faisant, il obligeait ses paroissiens à venir communier tôt le matin, à rentrer à la maison puis revenir pour la messe de 10 h. Sincèrement, qui était le plus tyran des deux ?

La Nounne avait reçu une solide formation scientifique et artistique. On la savait bonne pianiste et certains ont pu assister à des interprétations surprenantes de cette sœur-enseignante. La grande culture de Léa a surpris plus d'un étudiant séminariste, et j'en suis. Il était de bon aloi, mais avec un peu de malice, d'aller présenter la Nounne à la visite, notamment à des ecclésiastiques, parents ou amis de la famille. N'étions-nous pas alors confondus de nous faire dire, après de longues discussions philosophiques ou théologiques en tête à tête: « Mais vous savez, ce n'est pas elle qui est folle, c'est vous qui ne la comprenez pas! » La Nounne n'aurait-elle été qu'une grande incomprise victime de la vindicte populaire. Peut-être, mais elle ne s'aidait pas! Les gens de Maria prenaient, eux, un malin plaisir à l'appeler « Nounne ».

Léa, une Guité

Maintenant, donnons-lui son nom de baptême. Léa Guité est née le 2 février 1881. Elle était la fille aînée de Madeleine Caron et de Jean-François Guité, un marchand prospère de Maria qui fut aussi député fédéral libéral de Bonaventure, de 1897 à 1900. Elle avait plusieurs frères et sœurs, dont les noms sont encore bien connus dans la région. Ernest, après avoir ouvert ce qui deviendra l'hôtel Chez Francis, à New Richmond, a construit et exploité l'auberge du Pic de l'Aurore, à Percé; Anna,



Jean-François Guité, marchand et député fédéral libéral de Bonaventure, de 1897 à 1900, est le père d'Éva Guité.

Photo : Musée de la Gaspésie. Collection du Centre d'archives de la Gaspésie. P57/13, 81.27.60.

tenait auberge à Carleton. Plusieurs ont pris leurs premiers petits verres chez Tante Anna; Alphonse, hôtelier à Maria, dans l'actuel Centre d'action bénévole, louait l'été ses chalets de bois rond, sur la terre des Guité, à l'ouest du quai.

En 1897, grâce à l'aisance de sa famille, Léa qui avait alors 16 ans, se retrouva chez les Ursulines de Québec. Une jeune fille de Maria qui allait faire ses études à Québec à cette époque, ce n'était pas commun. Léa suivait ainsi les traces de sa mère, Madeleine Caron, originaire de l'Anse-à-Beaufils et descendante de la famille Le Boutillier, qui avait aussi étudié chez les mêmes Ursulines, quelques vingt ans auparavant. Double lignage, si on peut dire.

Du noviciat à Saint-Michel-Archange

Léa fut certainement une élève brillante et remarquée, car les Ursulines n'eurent aucune hésitation à acquiescer à sa demande d'entrée au noviciat, adressée à Sœur Sainte-Antoinette, dès le 7 août 1897, avant même son entrée au pensionnat. Les archives du Couvent des Ursulines révèlent que Léa Guité entra au vieux monastère comme novice, le 15 août 1898. Le 21 novembre 1898, ce fut sa vêtue et elle fit profession de foi, en prenant le nom de Marie du Carmel, le 21 novembre 1900. En accéléré, pour la vocation d'une jeune fille brillante, bien nantie de surcroît.

Dès le 6 août 1902, on retrouve Marie du Carmel dans le groupe de sœurs fondatrices du petit couvent de Mérici. Elle y passa sa vie de sœur

enseignante cloîtrée. Il est intéressant de noter que le « petit couvent de Mérici » fonctionna jusqu'en juin 1930, toujours avec les mêmes religieuses, ou presque, dont trois ou quatre se partageaient, en rotation, la direction. Jamais, toutefois, Marie du Carmel. Son tour ne viendra jamais, ce qui pourrait, en partie, accréditer la thèse, qui courait dans le village de Maria en 1930, voulant que Marie du Carmel fût devenue folle quand on lui avait refusé le poste de supérieure. Saura-t-on jamais ce qu'on entendait par « folle » en ce temps là? En tout cas, triste façon pour Léa de finir ses trente ans de vie en communauté que d'être internée à Saint-Michel-Archange le 18 avril 1927, par décision de ses supérieures.

Quelle tristesse pour Léa et pour sa famille durement éprouvée. En effet, en 1917 Jean-François, son père, était mort subitement. Dix ans plus tard, l'internement de Léa fut suivi, en rafale, par l'incendie du commerce familial

et de toutes les propriétés, puis par le décès de Flore, la jeune sœur de Léa, atteinte de tuberculose.

1929, son retour à Maria

Après tant de malheurs, la mère de Léa alors dans la soixantaine avancée, a entrepris des démarches pour récupérer sa fille toujours internée. Son retour pourrait sans doute l'aider à mieux affronter les difficultés de la crise économique qui sévissait et alléger ses années de vieillesse. Ainsi, Léa allait commencer sa vie laïque, dans le vrai monde le 29 décembre 1929, après 31 ans de vie recluse. Pauvre elle! Serait-ce au moins plus gai qu'à Saint-Michel-Archange?

A voir l'état pitoyable dans lequel Léa et sa mère vivaient, il était facile de comprendre que la famille de notables de jadis ne roulait plus sur l'or. De plus, il était clair que pendant toute sa vie au couvent, Marie du Carmel n'avait rien eu à voir avec les sœurs converses et qu'elle avait été une enseignante, une

intellectuelle sans aucune habileté ou préoccupation pour la tenue d'une maison. De là, la renommée pas trop enviable de la Nounne quant à la propreté, raison supplémentaire de son rejet.

Malgré la tristesse de sa situation, souffrant en plus d'un psoriasis sévère qui en faisait parfois une plaie vive, Léa n'a pas failli à la tâche et a pris soin de sa vieille mère qui mourut à 104 ans. Elle décéda elle-même, trois ans plus tard, en 1961, dans la misère, emportée par un cancer du sein ulcéré, pour lequel elle avait refusé tout traitement.

Léa, Marie du Carmel, la Nounne, fut une femme brillante, incomprise et souvent en colère. Elle a coloré, animé d'une certaine façon, la vie du village de Maria pendant une bonne trentaine d'années. Elle rageait d'être incomprise, elle faisait tout pour l'être et nous étions trop jeunes pour la comprendre. ♦

* Louis Bernard a publié en 2013 le roman *La Nounne*.
** L'abbé Edmond Plourde, curé de Maria de 1939 à 1955.

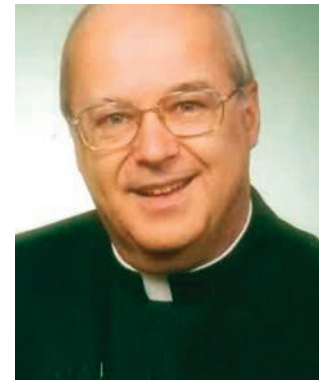
Mot de...

MGR JEAN GAGNON

La vie de l'Église catholique de la Gaspésie et des Îles (le diocèse de Gaspé) a toujours été très liée à l'avancement de la population locale : première époque des missionnaires jésuites et capucins, suivie de celle des prêtres résidents ou colonisateurs et, il y a quatre-vingt-dix ans, organisation d'une Église plus stable qui s'est engagée fortement dans le développement social, culturel, éducationnel et hospitalier.

Aujourd'hui, alors que les conditions de vie ont grandement changé et que la société civile a assumé de multiples dimensions de la vie sociale, culturelle et économique, notre Église doit se repositionner sur sa vocation première : donner sens à la vie des hommes et des femmes face aux défis de ce temps et se préoccuper des plus faibles. Pour cela, elle cherche à soutenir particulièrement les divers noyaux de communautés locales que constituent les paroisses.

Il est heureux, au cœur des débats d'aujourd'hui, de retracer quelques points marquants de la vie de notre Église qui, à travers ses grandeurs et ses faiblesses, a toujours cherché le bien du plus grand nombre. Je souhaite que les bons coups du passé soient une inspiration pour poursuivre une mission qui se veut essentiellement au service du bonheur des gens d'ici.



Jean Gagnon

Évêque de Gaspé
diocèse de Gaspé

90 ans de foi,
de courage et
d'amour

